

—Oui, mais ces brigands de Prussiens ne laissaient pas passer les lettres. . . .

—Depuis la signature de l'armistice cette rigueur a dû cesser.

—J'ai écrit encore. . . . Jeanne n'est pas venue. . . . Est-ce qu'elle serait morte ? Oh ! monsieur l'abbé, il faut me rassurer, essayer de me donner un peu de joie ? Je vous en prie, je vous en conjure, écrivez pour moi à Jeanne. . . . Vos lettres, à vous, ne sembleront pas suspectes. . . . Elles passeront. . . . Il faut que ma femme vienne ! Que je la revoie avant de mourir. . . . que je puisse l'embrasser une dernière fois. . . . Oh ! mon Dieu, une dernière fois. . . .

De grosses larmes roulaient une à une sur les joues creuses du moribond.

—Ferez-vous cela, monsieur l'abbé ? . . . Me donnerez-vous cette suprême joie ? poursuivit-il d'une voix suppliante.

XXXII

Raoul d'Areynes répondit tristement :

—Je ferais avec bonheur ce que vous me demandez, mon pauvre enfant, par malheur c'est impossible. . . .

—Pourquoi ?

—Paris, en ce moment, est fermé plus que jamais à toute correspondance venant du dehors. . . .

—Ah ! oui. . . . toujours la guerre civile, pire que l'autre ! murmura Paul Rivat.

—Toujours, hélas ! . . .

—Mais alors, si je meurs, je ne la reverrai pas. . . .

L'abbé d'Areynes ne put répondre.

Il ne trouvait aucune parole à dire pour consoler cette âme inconsolable, pour panser cette blessure cuisante et incurable.

Rivat, pris tout à coup d'une violente crise de désespoir, poursuivit :

—Jeanne ne viendra pas et je partirai seul. . . . tout seul. . . . abandonné. . . . Et la mort me prendra sans que la chère créature sache seulement où mon corps reposera. . . . sans que quelqu'un lui désigne la place où elle pourra s'agenouiller, pleurer sur moi, prier pour moi. . . . Ah ! c'est horrible à penser, cela !

—Mon ami. . . . mon enfant, je vous en prie, calmez-vous ! supplia le prêtre.

Mais Paul Rivat, au lieu de se calmer, s'animait de plus en plus. —Monsieur l'abbé, reprit-il en faisant un pénible effort pour saisir les deux mains de Raoul d'Areynes et pour les réunir dans les siennes, monsieur l'abbé, je vais mourir. . . . Rien ne peut me sauver. . . . je comprends bien que je suis perdu. . . . Vous êtes bon, vous. . . . vous êtes humain. Ayez pitié de moi ! . . . Voulez-vous que je meure en paix, calme, tranquille, consolé et confiant ?

—Ah ! Dieu, si je le veux ! tout ce qui dépendra de moi, je le ferai ! j'espère que vous n'en doutez pas ! répondit le vicaire de Saint-Ambroise en se penchant vers le blessé dont la voix haletante s'éteignait de plus en plus. Parlez ! parlez vite ! qu'attendez-vous de moi ? . . .

—Une promesse. . . .

—Laquelle ?

—Promettez-moi, quand vous rentrerez à Paris, d'aller voir ma pauvre chère femme, et de lui dire que vous m'avez assisté à mes derniers moments. . . . Ferez-vous cela ? . . .

—Je vous le promets, je vous le jure, mon ami ! . . . répondit chaleureusement le vicaire de Saint-Ambroise. . . . je ferai plus. . . .

—Plus. . . . Quoi donc ? balbutia le blessé en fixant ses yeux vireux sur les yeux brillants du prêtre.

—Je vous jure de veiller sur votre femme, et non pas seulement sur elle, mais sur l'enfant qui va naître. . . .

—Merci. . . . merci. . . . bégaya le moribond avec une suprême joie. Me voilà tranquille. . . .

—Où trouverai-je votre femme ? demanda le vicaire.

—Rue Saint-Maur, numéro 157, au cinquième étage. . . .

Raoul tira de sa poche un agenda sur lequel il écrivit l'adresse que venait de lui donner Paul Rivat.

Celui-ci poursuivit, en crispant ses doigts amaigris sur les couvertures de son lit :

—Si elle était morte et si l'enfant vivait, protégez l'enfant. . . . Si l'enfant avait suivi sa mère. . . . Eh bien ! priez ! . . . priez pour nous tous ! . . .

Un silence, puis il ajouta :

—Et maintenant, monsieur l'abbé, recevez ma confession. . . .

Raoul d'Areynes s'assit près du lit.

Elle fut courte, cette confession d'un honnête homme qui n'avait jamais eu rien de grave à se reprocher

La voix de Paul Rivat devenait de plus en plus inintelligible.

Ses lèvres se décoloraient.

Son nez se pinçait.

Une sueur abondante couvrait son visage devenu livide.

L'absolution et la bénédiction du prêtre descendirent sur lui. Quelque chose qui ressemblait à un sourire très doux écarta ses lèvres pâles, puis ses bras se raidirent ; sa tête se renversa ; un dernier tressaillement secoua son corps ; ensuite l'immobilité devint complète, et le cœur cessa de battre.

Paul Rivat venait de rendre à Dieu son dernier soupir.

Le vicaire de Saint-Ambroise ferma les yeux du mort et s'agenouilla en priant.

Quelques instants après il se relevait.

—Dors en paix ! murmura-t-il. Dors en paix, pauvre victime du plus grand des fléaux, la guerre ! Je ne manquerai pas au serment que j'ai fait ! Je veillerai sur ta femme et sur ton enfant !

Le lendemain le corps de Paul Rivat était inhumé dans le cimetière de Versailles.

L'abbé d'Areynes suivait seul le corbillard de dernière classe conduisant au champ de repos le mari de Jeanne.

* * *

Décidé à mettre fin aux horreurs de la Commune, M. Thiers, d'accord avec les généraux commandant l'armée de Versailles, donna l'ordre de tenter l'assaut de la grande ville, livrée depuis deux mois à l'insurrection.

La porte d'Auteuil était l'objectif de cet assaut.

Le bombardement commença.

La résistance des fédérés fut terrible, et l'on comprit bien vite que si l'on ne possédait aucune intelligence dans la place, il faudrait faire de Paris un monceau de ruines pour forcer la Commune à capituler.

Nous savons que le cas était prévu.

Merlin, qui avait embauché Servais Duplat dans le but de livrer aux troupes du gouvernement régulier l'entrée de la porte des Prés-Saint-Gervais, était l'un des nombreux espions à la solde du général Valentin, chez qui se concentraient, nous croyons l'avoir dit, toute la police de sûreté générale.

Ces hommes reçurent des ordres, et le 22 mai la porte d'Auteuil fut livrée à l'armée de Versailles, qui put entrer dans Paris.

On se persuada d'abord que cela suffirait.

Il n'en était rien.

A l'Hôtel-de-Ville, la nouvelle de l'entrée des Versaillais poussa jusqu'au plus furieux délire la rage des membres de la Commune, du Comité Central et du Comité du Salut public.

Les fédérés, au lieu de mettre bas les armes devant le danger qui les menaçait et devant l'écrasement certain, inévitable, un peu plus tôt ou un peu plus tard, se cantonnèrent plus que jamais dans leur entêtement de brutes malfaisantes.

Les drapeaux rouges flottèrent au vent.

Les canons roulèrent avec un bruit formidable au milieu des bataillons hurlant la *Marseillaise*.

C'était le branle-bas général, le triomphe de l'exaltation farouche.

On donnait des armes aux femmes et aux enfants, et le gouvernement de la Commune lançait un suprême appel.

Mais tandis qu'une partie de la population affolée jurait de résister jusqu'à la mort, les indécis, les égarés, auxquels restait une faible lueur de bon sens, songeaient déjà à jeter leurs fusils dans les égouts et à brûler leurs uniformes.

Partout les tambours battaient le rappel et la générale.

Partout résonnait le tocsin, cet oiseau de bronze qui ne s'envole d'un clocher que pour se poser sur un autre.

Les boutiques se fermaient.

Les barricades s'élevaient de tous les côtés, laissant voir dans les créneaux de leurs pavés les gueules béantes des canons chargés à mitraille et prêts à faire feu.

Le 23, les troupes de Versailles campaient au Champ-de-Mars au faubourg Saint-Germain, à la Muette, autour de l'Arc de Triomphe. Leurs têtes de colonnes occupaient sur la rive gauche de la gare Montparnasse, sur la rive droite les Batignolles ; leurs avants-gardes menaçaient la place de l'Europe, la Pépinière, le Nouvel Opéra.

Les fédérés fortifiaient la rue Auber, la chaussée d'Antin, les rues Drouot et de Châteaudun, la rue des Martyrs, le carrefour Montmartre.

Dans les grandes artères on amoncelait pavés, tonneaux, voitures renversées, tous les obstacles dont on pouvait disposer pour arrêter ou au moins pour ralentir la marche des troupes versaillaises.

De l'autre côté de la Seine, la défense s'organisait avec non moins de rage.

La guerre des rues, la lutte entre Français, la lutte impie, monstrueuse, fratricide, allait faire couler partout des ruisseaux de sang.

Le 25, la porte Ornano fut livrée comme l'avait été la porte d'Auteuil.

Ce n'était pas encre assez.

Il fallait envelopper les communards de tous côtés.